

Rue de la Désespérance

JP Vançon
Roman

« Rue de la Désespérance » est le récit d'une jeune femme déchirée par le chagrin, qui raconte ses amours chaotiques et la quête de son père, qui la mènera jusqu'au Mexique.



DOM Éditions

Préface

Ecrit entre juin et décembre 2007, relu plusieurs fois entre l'été 2008 et l'été 2009, « Rue de la Désespérance » tient une place toute particulière parmi les écrits de Jean-Pierre Vançon. D'abord baptisé « Mon père ce minable », parodiant ainsi le célèbre « Mon père ce héros » de Victor Hugo, le livre a pris tout récemment son titre définitif, à l'issue d'une ultime relecture.

L'une des originalités de cette fiction réside dans la forme de l'écriture. Ici, l'auteur ne va pas décrire les mésaventures de ses personnages, comme on le fait le plus souvent, tel un simple spectateur extérieur qui raconte une histoire. Il se met dans la peau de son héroïne elle-même et prend la plume au féminin. Ainsi, le texte commence par une courte présentation : « Je m'appelle Chloé Blindermann. J'ai vingt-trois ans. Je suis alsacienne ». Le ton est donné. Au fil du déroulement des événements, cela lui offre la possibilité d'émailler son texte de phrases déjantées qui collent parfaitement avec ce que pourrait écrire la pétulante Chloé. Tel ce joli extrait : « *Mon sang n'a fait qu'un tour. Je crois même qu'il n'a pas eu le temps de faire un tour complet.* »

Jean-Pierre Vançon a judicieusement choisi certains noms propres. Pour Chloé, il voulait un nom de famille à consonance alsacienne. Le nom Blindermann lui a permis de jouer avec les surnoms. On peut ainsi passer allègrement de « Chloé la fille blindée » à « Chloé la bigleuse ». Quant à l'odieux chef du laboratoire, surnommé « le négrier », il s'appelle Schwartz. Il n'y a que le gamin que Chloé appelle « le petit con » dont on ne connaîtra jamais le prénom.

Lorsqu'il a fallu choisir l'endroit où habitait Chloé, l'auteur avait longuement hésité. Un temps, il avait envisagé de la faire habiter rue du Schnokeloch qui, pour les alsaciens, évoque le célèbre « Hans im Schnokeloch », « Hans le jamais content ». Mais très vite,

la rue de l'Espérance à Illkirch, dans la banlieue de Strasbourg, s'est imposée comme une évidence, pour faire mieux ressortir la désespérance profonde dans laquelle l'héroïne se débat.

Les paysages décrits par Jean-Pierre Vançon tentent d'être au plus près de la réalité. La découverte des rues de Mexico par Chloé le jour de son arrivée correspond très exactement à la promenade faite par l'auteur un dimanche de 1993, lors d'une de ses nombreuses missions là-bas, où il avait eu l'opportunité d'être invité à la table d'un ancien Président du Mexique.

La rencontre de Chloé et d'un cercle de philosophes amateurs mexicains va nous plonger dans des réflexions poétiques sur l'univers et sur la vie, qu'il sera intéressant de comparer avec celles de l'essai intitulé « Le dernier dialogue ».

M. Gaigney

A l'Alsace, accueillante et fière.

A la vie, qui nous réserve parfois de drôles de surprises.

A l'espérance.

A mon père, ce héros.

Chloé la bigleuse

La vie, c'est une vraie galère. Une galère, c'est une puissante embarcation qui avance sur les océans déchaînés, contre vents et marées. Mais elle ne progresse qu'à la sueur des forçats qui y mettent toute leur énergie, jusqu'à l'épuisement. Et moi, je suis à fond de cale, sur les bancs des rameurs. Je ne sais pas pourquoi... Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça... Le garde-chiourme frappe les galériens à tort et à travers et je prends beaucoup plus de coups de fouet que les autres. Qu'est-ce qu'il me veut, ce salopard ? Il veut que je rame plus fort ? Que je rame plus vite ? Quelle malédiction ! La vie, c'est une drôle de galère...

Je m'appelle Chloé Blindermann. J'ai vingt-trois ans. Je suis alsacienne. Ne croyez pas que toutes les Alsaciennes sont des blondes aux yeux bleus et à la peau blanche. Ne vous imaginez pas non plus que toutes portent la grande coiffe noire typique du folklore alsacien, que l'on rencontre sur les stands où l'on vous vend les bouteilles de riesling et de gewurztraminer et les moules à kugelhupf fabriqués à Betschdorf ou à Soufflenheim. Non, moi, je suis une Alsacienne grande et brune, sans coiffe et sans poterie de Soufflenheim.

Je vis à Strasbourg. Enfin non, pas à Strasbourg même. J'habite dans une banlieue qui s'appelle Illkirch, pour être plus précis. Mais Illkirch ou Schiltigheim, vu de Paris, de Bordeaux, de Mexico ou d'ailleurs, ça se prononce « Strasbourg ». Ça se

complique surtout quand on précise « Illkirch-Graffenstaden »... Mais qu'importe ! J'habite une petite maison à colombages pleine de charme, dans une petite rue tranquille. C'est la maison qui avait appartenu à mes grands-parents, le père et la mère de maman. Mon adresse, c'est rue de l'Espérance, à Illkirch... Quel joli nom, rue de l'Espérance ! Comme s'il y avait un espoir quelconque dans cette chienne de vie...

J'aurais mieux fait d'habiter à la Montagne-Verte, rue du Schnokeloch... Le Schnokeloch, le « trou à moustiques ». Je traduis pour les Parisiens. La patrie du Hans, le jamais content. Hans im Schnokeloch... Au moins, j'aurais eu des raisons de chialer...

J'habitais rue de l'Espérance avec ma grand-mère et maman. Trois générations de femmes. Pas d'homme : mon grand-père était mort lorsque j'avais deux ans. Heureusement, il y avait une grande photo de lui posée sur le buffet du salon, pour perpétuer son souvenir. Mon père ? Je n'avais pas de père. Je ne savais pas ce que c'était qu'un père. Un jour, au catéchisme, le curé nous avait parlé de « Dieu le Père ». Alors moi, avec ma naïveté de gamine haute comme trois pommes, j'avais demandé si mon papa à moi, c'était Dieu. Embarras du curé et fou rire général parmi les autres gosses. Les copains, ça n'a jamais la moindre pitié.

En classe, un garçon s'est mis à m'appeler « la fille blindée ». Blindermann, « la fille blindée »... Quel crétin... Un autre m'a surnommée « Clouée ». Chloé clouée... De bien mauvais jeux de mots ! Plus tard, ceux qui parlaient le dialecte alsacien ou l'allemand ont commencé à m'appeler « la myope », « l'aveugle », « Chloé la taupe », « Chloé la bigleuse », « Cloclo la miraude ». Ou même « Œil de lynx », par dérision. Tout y est passé... Chloé Blindermann... « Blind », ça veut dire « aveugle » en langue germanique. D'un certain côté, ces moqueries m'ont aidée à m'endurcir.

Au collège, en biologie, quand on a étudié la reproduction, on a parlé des bizarreries et des exceptions. L'escargot est hermaphrodite : il peut être père et mère à la fois. Le petit escargot a un père et une mère, mais il ne peut pas savoir lequel il faut appeler « papa » et lequel est « maman ». Curieux, non ? Mais il y a plus intéressant encore. Chez les abeilles, les faux bourdons sont conçus par parthénogenèse : ils ont une mère, la reine, et pas de père. Serais-je un faux bourdon égaré parmi les humains ? Maman serait-elle pareille à la reine des abeilles ? Et il y a encore plus fort. Le dragon de Komodo est un être extraordinaire. En temps normal, une femelle fait ses enfants avec un mâle, comme tout le monde. Mais on raconte que cette même femelle, en captivité pendant plusieurs années, est capable de faire un enfant toute seule, sans le moindre mâle à proximité. C'est terrible, non ?

La biologie, quelle bêtise ! En réalité, mon père s'était évaporé et j'étais assez grande désormais pour ne pas croire à n'importe quelle fable.

- Maman, c'est qui, mon papa ?
- C'est pas important, mon poussin... Un jour, je te raconterai...
- Pourquoi pas aujourd'hui ?
- Quand tu seras plus grande...

Mon père biologique avait foutu le camp quand j'étais née ou même peut-être avant. Les mecs sont des dégonflés. Pourtant, elle était chouette, maman. Et moi, je crois que j'étais une gamine assez gentille. Comment ce moins que rien avait-il pu nous abandonner, ma mère et moi ?

Maman travaillait beaucoup. Elle devait se rendre tous les jours jusqu'à Schiltigheim, en passant par le centre-ville. Moi, mon collègue n'était pas très loin. Lorsque je n'avais pas classe, j'allais

faire les courses avec grand-mère ou je cueillais des fleurs dans notre petit jardinet pour faire des bouquets que grand-mère disposait au salon, dans le grand vase en cristal. A chaque printemps, grand-mère rafraîchissait les géraniums des balconnières qui ornaient toutes les fenêtres de la maison. Chez nous, rue de l'Espérance, c'était une vraie maison alsacienne toute fleurie.

J'étais heureuse en ce temps-là, même s'il me manquait quelqu'un... Un type que je ne connaissais pas, mais qui hantait mes nuits... Un type qui n'en valait sans doute pas la peine... Un lâche, en tout cas...

Quand grand-mère est morte, j'avais quinze ans. Je suis restée seule avec maman. La petite maison familiale était soudain devenue trop grande. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps pendant des jours entiers. J'ai même voulu mourir. En réalité, la fille blindée était vachement fragile...

J'étais assez grande désormais pour manier toute seule le grand vase en cristal, mais je n'avais plus envie de faire des bouquets et le jardin restait à l'abandon. Même les géraniums des balconnières dépérissaient. Je tournais contre ma mère ma hargne d'adolescente en souffrance.

– Maman ? Sur ce formulaire à la con, j'inscris quoi à la rubrique « nom du père » ? Je marque « père inconnu » ou « espèce de salaud » ?

Ça devait lui faire très mal. Elle venait m'entourer de ses bras, longuement, sans rien dire. Je savais qu'elle me comprenait. Nous soupirions à l'unisson. Et finalement, la mort dans l'âme, je laissais la rubrique vide et je cochais la case « parent isolé ».

A présent, à vingt-trois ans, j'étais considérée comme une adulte, mais les blessures de l'enfance étaient toujours bien

présentes. Je concentrais toute mon énergie à réussir mes études universitaires, surtout pour que maman soit fière de moi. Ou peut-être était-ce avec le désir secret de cracher mes succès à la figure de mon salaud de père le jour où, enfin, peut-être, je le rencontrerais...

Toute l'histoire a vraiment commencé un jour d'avril. Cette année-là, l'hiver avait été très doux, presque inexistant. Il faisait un temps superbe sur Strasbourg. A la fac, nous avions eu une épreuve partielle interminable. J'en avais ras le bol des maths. Un examen par un beau temps pareil, c'est parfaitement inhumain. J'avais un besoin impérieux de changer d'air. Avec ma copine Caro, nous avons remonté le quai des Bateliers en direction de la cathédrale. A hauteur du château des Rohan, les touristes montaient à l'assaut d'un bateau-mouche amarré à l'embarcadère. Il faisait bon. Nous sommes allées nous attabler sur la terrasse d'une winstub de la place du Corbeau, pour profiter du soleil de l'après-midi.

Je traduis « winstub » pour les Parisiens : « winstub », ça veut à peu près dire « bistrot ». Mais une winstub, ça exhale des relents inimitables de riesling, de bretzels et de bavardages en dialecte qu'on ne rencontre qu'en Alsace. Comme il faisait beau depuis pas mal de temps, les cafetiers avaient sorti sur le trottoir les tables rondes et les parasols. Sur le trottoir, de grands bacs remplis de fleurs donnaient un air printanier à ce petit coin de ville où la foule déambulait de la place d'Austerlitz à la cathédrale, aller et retour.

- Tu bois quoi ?
- La même chose que toi.

J'aimais bien Caro. On se connaissait depuis le lycée. Elle habitait une chambre d'étudiant du côté de la place des Orphelins, à deux pas de là. Pour aller chez elle, il fallait se faufiler sous un porche, franchir une cour intérieure sombre et prendre un vieil escalier branlant. Ce coin avait un parfum de Moyen Age, un petit air

de cour des miracles qui me faisait frissonner chaque fois que j'y passais. Son logement était exigu et bas de plafond, mais la fenêtre de sa « chambre-cuisine » jouissait d'une vue superbe sur la flèche de la cathédrale.

Caro était blonde et sa peau était blanche : une vraie petite Alsacienne. Moi, avec mes cheveux et mes sourcils très noirs, mes yeux couleur « noisette grillée » et ma peau mate, je donnais plutôt l'impression de passer tout mon temps à me dorer au soleil. Nous formions un délicieux contraste. Par dérision, nos copains de la fac nous avaient baptisées « les jumelles ». La blonde et la brune. Caro et Chloé... Chloé et Caro... Elle avait perdu son père alors qu'elle était très jeune et c'est peut-être cette absence paternelle qui nous avait rapprochées. Elle, au moins, elle avait des photos de son père, et quelques souvenirs. Moi, de mon père, je n'avais rien...

A la terrasse de la winstub, nous avons siroté notre jus de pomme en regardant les passants et en échangeant de temps en temps des sourires complices. C'était un grand moment de bonheur tout simple. Un instant, je me souviens, on a entendu la sirène d'une ambulance au milieu du brouhaha de la ville. Si j'avais su...

Je suis rentrée rue de l'Espérance vers dix-huit heures trente. Maman n'était pas encore là. Maman... J'avais une impression bizarre. Je ne savais pas pourquoi. J'ai ouvert le réfrigérateur, j'ai sorti deux œufs, des patates et deux steaks et j'ai commencé à préparer le repas pour nous deux. Maman n'allait pas tarder. Du moins, c'est ce que j'ai pensé, peut-être pour me rassurer. Les pressentiments, ça fout la trouille...

On a sonné à la porte. Je me suis interrompue pour aller ouvrir. Il y a des moments où l'existence bascule, des instants qui durent à peine une seconde, mais qui semblent s'éterniser pendant un

siècle et dont notre mémoire retient les moindres détails... Je vois encore la gueule attristée du bonhomme.

– Vous êtes la fille de madame Blindermann ? Madame Rose Blindermann ?

Il m’a asséné les nouvelles sans aucun ménagement. Elle avait eu un accident. Grave...

Rose Blindermann ! Rose... *Rosa, rosa, rosam, rosae, rosae, rosa, rosae, rosae, rosas, rosarum, rosis, rosis...* Rose, la rose, n’était même pas fanée... Le destin était un jardinier d’une incroyable cruauté. Le sécateur de la vie avait coupé la rose, irrémédiablement... Moi, je m’appelais Chloé. Une Chloé, ça n’existe pas. Mais une rose, c’est la plus belle des fleurs. Maman s’appelait Rose... Maman !

Quand j’ai repris connaissance, j’étais allongée par terre dans le vestibule, les yeux au plafond. Le gars était penché au-dessus de moi et m’appelait :

– Mademoiselle ? Mademoiselle ?

Au croisement de l’avenue de la Paix et de l’avenue des Vosges, la voiture de maman avait été percutée de plein fouet par une grosse limousine Mercedes volée, qui avait grillé le feu rouge à toute allure.

– Elle n’a pas souffert, vous savez... disait le bonhomme.

Comme si ça pouvait me consoler... Maman était partie. Désormais, j’étais seule.